

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Courrier de Paris

Je vous apporte des nouvelles de Paris. Comme vous devez sentir tout ce que ce nom représente, vous qui êtes partis depuis près de six mois !

On dit parfois que Paris est le cœur de la France. C'est vrai. Je ne l'ai pas quitté un seul jour depuis la déclaration de guerre et je l'ai senti battre d'espérance aux nouvelles de nos premiers succès d'Alsace, puis d'angoisse pendant la marche des armées allemandes sur Paris.

Ah ! si vous aviez vu à ce moment notre ville, comme vous auriez été fiers d'elle ! Paris n'a jamais été plus beau que sous le soleil triomphal de ces premiers jours de septembre. Le tumulte habituel avait disparu et dans le silence on éprouvait avec plus de force la beauté des lignes de ses monuments, l'harmonie de ses places et de ses quais déserts où passait parfois une rapide auto militaire.

Aux instants les plus tragiques, je me promenais, en sortant du Palais de justice, dans les quartiers populeux. Les enfants jouaient, comme d'habitude, dans la rue, les femmes remplaçaient dans leurs boutiques les maris mobilisés, les Taube venaient tuer quelques innocentes victimes : la population parisienne a toujours montré plus de curiosité que d'effroi.

Paris n'a pas eu peur, parce que vous étiez là pour le défendre ! Vous pouvez être fiers des vôtres !

Avec quelle fièvre on lisait tous les jours, à la fin de l'après-midi, le communiqué d'où dépendrait peut-être le sort de l'Europe ! Les deux armées étaient face à face sur la Marne ! C'est alors que s'est décidé le sort de la guerre. On l'a vue à l'œuvre, la race française ; l'ennemi a dû reculer. Vous l'avez rejeté sur l'Aisne où il s'est terré dans des trous boueux.

Les Parisiens, qui avaient un peu prolongé leurs vacances, sont revenus en foule. Tout le monde, dès lors, était sûr de la victoire.

Les Allemands voulaient aller à Paris, ils voulaient aller à Nancy, ils voulaient aller à Calais, mais partout vous avez dit : « On ne passe pas ! » Et ils n'ont pas passé. Aussi la confiance est-elle absolue à Paris. La vie a repris par devoir. On s'est fait à la guerre comme à une maladie longue et douloureuse d'où sortira la France nouvelle, agrandie et régénérée.

Mais que le caractère des Parisiens a changé ! On dit que la gaieté française survit dans les tranchées et que vous vous amusez souvent à jouer des tours aux Boches. La vie est grave ici. Tout ce qui était le luxe de Paris, brillant mais inutile, aujourd'hui a disparu.

Dans les familles, les jeunes femmes, dont le mari est au front, se sont groupées autour de leurs parents au foyer d'où elles étaient parties. Dans la rue, une femme

trop élégante est sûrement une étrangère. Les amuseurs du temps de paix, les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit, ceux qui critiquent pour critiquer, sont devenus odieux.

Nous n'avons tous qu'une seule âme, une seule pensée, nous sommes un bloc derrière vous. Savez-vous ce que nous faisons à Paris ? Nous pensons à vous. « Ont-ils froid dans les tranchées ? Ont-ils reçu nos lettres, nos envois de vêtements ? Allons-nous trouver en rentrant au logis des nouvelles de ceux que nous aimons ?... »

Au Grand-Palais, dans les hôtels des Champs-Élysées, on soigne nos blessés. Les théâtres ont été ouverts de nouveau pour rendre leur gagne-pain à beaucoup de braves gens, mais les tragédies que l'on y joue nous paraissent moins tragiques que la réalité et l'on n'éprouve quelque plaisir qu'à l'atmosphère familiale et charmante de l'Ami Fritz joué dans un décor et avec des costumes d'Alsace.

Parisiens, mes amis, songez au jour où nos régiments victorieux défilent à travers la place de la Concorde, la place la plus belle du monde. Vous y reverrez, parmi les statues des villes de France, celle, voilée jusqu'ici, de Strasbourg. Lorsque, plus tard, vous la montrerez à vos fils, vous pourrez leur dire : « J'étais de ceux qui l'ont délivrée. »

Dans les jours de froid et de pluie, tandis que vos yeux sont fixés sur l'ennemi, pensez que nos yeux, les yeux de vos mères, de vos femmes et de vos fiancées, sont fixés sur vous.

HENRI-ROBERT,
Bâtonnier de l'Ordre des avocats.

PAROLES FRANÇAISES

Il est une condition qu'il faut que vous me juriez de remplir : c'est de respecter les peuples que vous délivrerez ; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux ; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de vos frères morts au combat, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait que la loi de la force. Mais investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage, sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers.

Général BONAPARTE.
(Ordre à l'armée d'Italie, 1796.)

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE remet leur nouveau drapeau aux fusiliers marins.

Le Président de la République qui avait quitté Paris dimanche soir, accompagné par le ministre de la marine, est arrivé lundi matin, à huit heures, à Dunkerque. Il s'est aussitôt rendu dans un petit village des dunes, où il a remis le nouveau drapeau à la brigade de fusiliers marins qui s'est si vaillamment battue à Nieuport et à Dixmude. En présentant le drapeau aux troupes, M. Poincaré s'est exprimé en ces termes :

Fusiliers marins, mes amis,

Le drapeau que le Gouvernement de la République vous remet aujourd'hui, c'est vous-mêmes qui l'avez gagné sur les champs de bataille. Vous vous êtes montrés dignes de le recevoir et capables de le défendre. Voilà de longues semaines qu'étroitement unis à vos camarades de l'armée de terre, vous soutenez victorieusement, comme eux, la lutte la plus âpre et la plus sanglante. Rien n'a refroidi votre ardeur, ni les difficultés du terrain, ni les ravages qu'a, d'abord, faits parmi vous le feu de l'ennemi ; rien n'a ralenti votre élan, ni les gelées, ni les pluies, ni les inondations. Vos officiers vous ont donné partout l'exemple du courage et du sacrifice et partout vous avez accompli, sous leurs ordres, des prodiges d'héroïsme et d'abnégation.

Le drapeau que je vous confie représentera désormais à vos yeux la France immortelle : la France, c'est-à-dire vos foyers, le lieu où vous êtes nés, les parents qui vous ont élevés, vos femmes, vos enfants, vos familles et vos amis, tous vos souvenirs, tous vos intérêts et toutes vos affections ; — la France, c'est-à-dire le pays de grâce, de douceur et de beauté, dont une partie est encore occupée par un ennemi barbare ; — la France, c'est-à-dire tout un passé d'efforts communs et de gloire collective, tout un avenir d'union nationale, de grandeur et de liberté.

Mes amis, ce sont les plus lointaines destinées de la patrie et de l'humanité qui s'inscrivent, en ce moment, sur le Livre d'or de l'armée française. Notre race, notre civilisation, notre idéal, sont l'enjeu sacré des batailles que vous livrez. Quelques mois de patience, de résistance morale et d'énergie vont décider des siècles futurs. En conduisant ce drapeau à la victoire vous ne vengerez pas seulement nos morts, vous mériterez l'admiration du monde et la reconnaissance de la postérité.

Vive la République ! Vive la France !

Après cette cérémonie émouvante, le Président de la République s'est rendu au quartier général du général Foch, avec qui il a déjeuné, puis au quartier général anglais, où il a remis la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur aux généraux Douglas Haigh et Smith Darrien.

M. Poincaré est ensuite allé visiter Haze-

brouck où il a été reçu par l'abbé Lemire, député et maire. En quittant Haze-brouck le chef de l'Etat s'est fait conduire au poste de commandement du général de Maud'huy. Puis, en compagnie du préfet, du maire et de l'évêque, il a visité Arras d'où il est reparti dans la nuit pour Paris.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — M. René Viviani a informé le conseil des ministres et la commission du budget qu'il avait donné des ordres pour assurer la diffusion du rap. ort de la commission d'enquête sur les abominables atrocités commises par l'armée allemande.

Plusieurs centaines de milliers d'exemplaires du rapport sont commandées, en même temps que des traductions qui seront mises à la disposition des pays neutres.

Le même ordre est donné à l'imprimerie nationale pour l'impression des dépositions.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — La commission supérieure chargée de statuer en dernier recours sur les allocations aux familles des mobilisés s'est réunie pour la première fois lundi. En procédant à son installation, M. Malvy, ministre de l'intérieur, s'est exprimé ainsi :

« Jamais tâche plus délicate mais jamais aussi tâche plus belle et d'un intérêt national plus élevé ne fut dévolue à une commission. Le Parlement a voulu que la nation prenne à sa charge l'existence des familles dont le soutien indispensable a été appelé sous les drapeaux. Le Parlement a voulu que les Français appelés à défendre notre pays menacé n'aient pas d'autre souci que le salut de la patrie. Notre devoir est d'assurer, à tout prix, la juste application de cette loi de solidarité et de défense nationale. »

AU PARLEMENT

ÉLECTION DES BUREAUX

Le mardi 12 janvier, en vertu de la Constitution, s'est ouverte la session ordinaire de 1915. A la Chambre comme au Sénat la première séance a été consacrée à l'élection du bureau. Mais l'ouverture du scrutin a été, suivant l'usage, précédée par les allocutions des doyens d'âge.

C'étaient : au Sénat, M. Belle ; à la Chambre, M. de Mackau. L'un et l'autre ont en termes éloquentes salué la France immortelle, rendu un hommage ému et reconnaissant à la vaillance de nos troupes, élevé une protestation indignée contre les crimes de l'armée allemande, et affirmé au nom du pays tout entier leur confiance dans la victoire finale.

M. Belle a terminé en ces termes son discours très applaudi :

Mes chers collègues, calmes, unis, serrons-nous autour des hommes éminents qui composent le Gouvernement ; cimentons encore, s'il est possible, les liens qui nous unissent à nos alliés ; marchons d'un seul cœur et d'une seule âme et nous remplirons notre glorieuse et difficile tâche : remanier l'Europe pour éviter, à jamais, de tels attentats ; faire refluer la justice odieusement violée et la civilisation reconquise.

Voici le passage principal de l'allocution de M. de Mackau, qui a été couverte d'applaudissements répétés :

Mes chers collègues, continuons de donner à ceux qui luttent à la frontière le réconfortant spectacle de notre unanimité ; qu'ils voient, qu'ils sentent que le pays tout entier est avec eux.

Restons invinciblement groupés, sans distinction de passé ou de parti, autour des hommes qui ont à l'heure actuelle le redoutable honneur de tenir le drapeau de la France.

Acceptons résolument tous les sacrifices nécessaires et quels que soient le temps, la durée de l'épreuve, allons sans faiblir jusqu'à la victoire définitive qui assurera au monde une paix durable dans l'honneur et la liberté.

A la Chambre, M. Paul Deschanel a été réélu président par 474 voix, sur 487 votants.

Ont été réélus vice-présidents, MM. Monestier, 372 voix ; Clémentel, 372 ; Godart, 357 ; Viollette, 352, sur 386 votants. Les huit secrétaires sortants ont été réélus : MM. Adolphe Girod, Le Cherpy, Victor Peytral, Marcel Rauline, Peyroux, Chevillon, Paté, Ribeyre. Il en est de même des trois questeurs : MM. Mathis, Jean Durand et Saumande.

Au Sénat, M. Antonin Dubost a été réélu président par 212 voix sur 241 votants.

Sont élus vice-présidents : MM. Savary, Saint-Germain, Tournon et Maurice Faure ; secrétaires : MM. Chastenet, de la Batut, Le Cour Grandmaison, Quesnel, Astier, Lucien Cornet, Mollard, Amic ; questeurs : MM. Théodore Girard, Denoix et Gustave Rivet.

Jeudi, installation des bureaux.

SITUATION MILITAIRE

Du 9 au 12 janvier.

9 JANVIER, 15 heures. — Au sud d'Ypres, nous avons endommagé les tranchées de l'ennemi et réduit au silence ses minenwerfer.

Dans la région d'Arras et dans celle d'Amiens, combats d'artillerie avec avantage marqué pour nos batteries. Dans la région de Soupir, nous avons très brillamment enlevé hier matin la cote 132. A trois reprises, dans la journée, l'ennemi a contre-attaqué violemment ; il a été chaque fois repoussé. Notre gain représente trois lignes de tranchées allemandes sur un front de 600 mètres. L'ennemi n'ayant pu reprendre ce qu'il avait perdu, a bombardé Soissons et incendié le palais de justice.

Au sud de Laon et de Craonne, notre artillerie a démoli un baraquement contenant des mitrailleuses, réduit au silence l'artillerie ennemie et bouleversé des tranchées.

Dans la région de Perthes, l'ennemi a prononcé une attaque à laquelle nous avons immédiatement répondu par une contre-attaque. Celle-ci nous a permis non seulement de conserver nos positions à la cote 200 (ouest de Perthes), mais encore de nous emparer de 400 mètres de tranchées ennemies entre la cote 200 et le village de Perthes. En outre, une attaque directe, prononcée par nous sur Perthes en même temps que nous contre-attaquions sur la cote 200, nous a rendus maîtres du village ; nous nous y sommes installés et nous avons progressé au delà des isières ; notre gain total de ce côté est de plus de 500 mètres en profondeur.

Sur tout le front, entre Reims et l'Argonne, notre artillerie a infligé à l'ennemi des pertes sensibles, attestées par les prisonniers.

Dans l'Argonne, nous avons subi sur notre droite une vive attaque ennemie, à laquelle nous avons répondu par une contre-attaque qui nous a ramenés au point de départ.

En Woëvre, au nord-ouest de Phleury, dans le bois d'Ailly et dans le bois le Prêtre, légers progrès.

Dans la région de Cernay, nous avons maintenu nos positions ; plus au sud, l'ennemi très renforcé a réoccupé Burnhaupt-le-Haut au prix de fortes pertes.

9 JANVIER, 23 heures. — Au nord de Soissons, nos progrès d'hier ont été maintenus. Un nouveau retour offensif allemand a été repoussé ce matin.

Les tranchées conquises entre Perthes-les-Hurlus et la cote 200 ont été vivement contre-attaquées. L'ennemi a été complètement refoulé, après avoir subi de fortes pertes.

Sur le reste du front, rien à signaler.

10 JANVIER, 15 heures. — De la mer jusqu'à l'Oise, duel d'artillerie.

Sur l'Aisne, dans la région de Soissons, l'ennemi n'a pu, malgré de nombreuses attaques, reprendre les tranchées qu'il avait perdues hier.

A la fin de la journée, il a de nouveau bombardé Soissons.

En Champagne, de Reims à l'Argonne, notre artillerie a très efficacement tiré sur les tranchées allemandes, dispersant en plusieurs points des groupes de travailleurs.

Les positions que nous avons conquises à Perthes et autour du village ont été organi-

sées ; une contre-attaque ennemie à l'ouest de Perthes a été repoussée.

Aux abords de la ferme de Beauséjour, nous avons réalisé un double progrès en gagnant du terrain à l'ouest et en nous emparant d'un fortin vers le nord.

En Argonne, l'ennemi a bombardé la région du Four de Paris ; nous avons riposté et détruit un blockhaus allemand.

L'effort de l'ennemi s'est porté sur la cote 263 à l'ouest de Bourguilles, où toutes nos positions ont été maintenues.

Entre Argonne et Meuse, rien à signaler. Sur les Hauts-de-Meuse, dans la forêt d'Aprémont, une attaque ennemie a été arrêtée par le feu de notre artillerie.

Dans les Vosges, au nord-ouest de Wattwiller (région de Thann), nous avons également repoussé une attaque.

10 JANVIER, 23 heures. — La nuit dernière, en Champagne, deux contre-attaques allemandes, l'une au nord de Perthes, l'autre au nord de Beauséjour, ont été refoulées.

En Argonne, deux petites attaques ennemies ont échoué, à Fontaine-Madame et à Saint-Hubert ; vive fusillade vers la cote 263 (ouest de Bourguilles) et sur le ruisseau des Meurissons, mais pas d'attaques.

Nuit calme sur le reste du front.

11 JANVIER, 15 heures. — De la mer à l'Oise, canonnade intermittente et peu intense.

Dans la région d'Ypres, notre artillerie a contre-battu efficacement celle de l'ennemi et réussi des tirs bien réglés sur les tranchées allemandes.

De la Lys à l'Oise, dans la région de la Boisselle, nos troupes se sont emparées d'une tranchée après un violent combat.

Au nord-est de Soissons, sur l'éperon 132, elles ont repoussé, hier, une attaque allemande, puis ont attaqué, à leur tour, et ont enlevé deux lignes de tranchées ennemies sur un front d'environ 500 mètres, prolongeant vers l'Est les tranchées conquises le 3 janvier et assurant la possession entière de l'éperon 132.

Sur l'Aisne et en Champagne jusqu'à Reims, duels d'artillerie.

De Reims à l'Argonne, notre artillerie a bombardé les tranchées ennemies de première ligne et les abris des réserves.

Au nord de Perthes, après avoir refoulé les contre-attaques signalées hier soir, nous avons progressé en gagnant une ligne de 200 mètres de tranchées.

Au nord de Beauséjour, l'ennemi s'est acharné à reprendre le fortin qu'il avait perdu ; ses contre-attaques étaient fortes chacune de deux bataillons, la seconde en formations serrées ; elles ont été toutes deux repoussées, après avoir été très fortement éprouvées.

En Argonne, quelques petits engagements ; notre front a été maintenu.

Entre Meuse et Moselle, journée calme.

Dans les Vosges, chute abondante de neige ; quelques obus sont tombés sur Vieux-Thann et la cote 425.

12 JANVIER, 15 heures. — De la mer à l'Oise, canonnade intermittente assez violente en quelques points.

Sur l'Aisne, au nord de Soissons, des combats très mouvementés ont été livrés autour des tranchées conquises par nous le 8 et le 10 janvier. L'ennemi a prononcé, au cours de la journée d'hier, plusieurs retours offensifs que nous avons repoussés et nous avons gagné de nouveaux éléments de tranchées.

De Soissons à Reims, duels d'artillerie. Nos pièces lourdes ont contre-battu efficacement les batteries et les minenwerfer (lance-bombes) des Allemands.

En Champagne, dans la région de Souain, tir très précis de notre artillerie sur les positions adverses. Près de Perthes, le fortin situé au nord de la ferme de Beauséjour a été le théâtre d'une lutte acharnée. L'ennemi est parvenu à établir une tranchée à l'intérieur de l'ouvrage dont nous conservons le saillant. La lutte continue.

En Argonne et jusqu'à la Meuse, rien à signaler.

Sur les Hauts-de-Meuse, deux attaques allemandes, l'une au bois de Consenvoye, l'autre au bois Le-Bouchot, ont été repoussées.

Au sud-est de Cirey-sur-Vecouse, un de nos détachements a surpris et mis en fuite une compagnie allemande qui pillait le village de Saint-Sauveur.

Dans les Vosges et en Alsace, journée calme. Les mauvais temps et la tempête de neige continuent.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Représailles. — Le Gouvernement français, à la suite de protestations énergiques, a obtenu le rapatriement en France de nombreux médecins et infirmiers indûment retenus de l'autre côté du Rhin, mais certains ne sont pas encore rentrés, et il ne libérera pas, avant le retour de ces manquants, les médecins et infirmiers allemands qui sont encore nos prisonniers.

Le Gouvernement s'est assuré aussi qu'on distribuerait dorénavant à nos prisonniers en Allemagne toute la correspondance, les denrées et le tabac qui leur sont adressés. Mais sur plusieurs points, le gouvernement allemand a persévéré dans son intransigeance.

Nous avons donc usé de représailles et désormais les soldats et sous-officiers allemands, prisonniers dans notre pays, ne recevront plus de prêt quotidien, ni de tabac de cantine. Leur régime alimentaire, en outre, sera réduit jusqu'au jour où celui des prisonniers français se bonifiera. Les officiers ne toucheront plus que 75 ou 125 fr. selon leur grade et ne seront plus mis en liberté sur parole.

Les intéressés sont autorisés à écrire à leur famille que ces mesures resteront en vigueur tant que nos compatriotes n'auront pas obtenu en Allemagne l'adoucissement de leur sort.

Le général Arrivet. — Nos poilus ont des chefs qui, dans la tranchée, les assistent sans cesse de leur présence et de leurs conseils. C'est au milieu de ses soldats que le général Arrivet — cité depuis à l'ordre des armées — trouva la mort la plus belle et la plus touchante. Paternellement, il avait l'habitude de parcourir la tranchée et d'inciter ses hommes non pas au courage, mais à la prudence. Un jour, il s'arrêta devant un grand gaillard qui s'abritait insuffisamment derrière le rebord de la tranchée, et il lui dit, en lui tapant affectueusement sur l'épaule :

— Avec une taille comme la vôtre, mon garçon, il faut vous baisser plus que cela. Sans ça, sapristi...

Comme il prononçait ce dernier mot d'avertissement, quelques coups de feu partirent de la tranchée allemande. Le général Arrivet tomba raide mort, à temps troué d'une balle.

N'est-elle pas admirable, la fin de ce chef qui perdit la vie en enseignant à un de ses hommes comment il devait protéger la sienne ?

En terre française. — Peu de temps avant la guerre, un vieil Alsacien, M. Célestin Gally, qui avait servi quarante ans de sa vie dans notre marine, rentrait dans son village natal, tout proche de ce Steinbach, désormais célèbre, que nos troupes ont conquis avec tant de bravoure. Il ne devait pas y couler de longs jours : une brusque maladie l'enlevait au bout de quelques semaines. Mais pour rester « protestataire » jusqu'au bout, il avait pris la précaution d'apporter avec lui, en deux énormes sacs, de la terre d'un coin de Bretagne, et c'est en « terre française » que le vieil Alsacien fut inhumé.

Dorénavant, Dieu merci, on aura, dans cette contrée haut-rhinoise, la terre de France chez soi !

Député et sénateur. — Râblé et bien pris dans sa tunique, mais crotté jusqu'au bérêt, un chasseur alpin passait, l'autre jour, rue Royale. Un moment, il s'arrêta devant un bureau de tabac. Une petite ouvrière, jolie comme les amours, entre vivement dans le magasin et, revenant près du soldat, elle lui tend un cigare bague d'écarlate, un beau « sénateur » de trois sous.

Le chasseur esquissa un refus, mais il sent qu'il va froisser la midinette et, gentiment, il accepte le cigare.

Or, cet alpin qui « touchait » avec bonne grâce ce « sénateur », si cordialement offert, n'était autre qu'un député — de la Savoie — qui se rendait à la Chambre.

L'or du Rhin. — La chasse à l'or, en Allemagne, se poursuit avec vigueur. Jusque dans les églises, on invite les habitants à verser leurs pièces de 20 marks aux caisses des percepteurs. La chambre de commerce de München-Gladbach adresse, pour sa part, un appel aux bourgmestres et aux maîtres d'école de sa circonscription :

« Allez chez vos amis. Leur dit-elle, et de-

mandez-leur s'ils ont encore de l'or que, dans leur pâle crainte, ils auraient caché. Allez dans toutes les maisons, même dans les cabanes du plat pays. Celui qui laisse sortir de l'or à l'étranger sera puni comme traître à la patrie. »

Cette propagande a d'ailleurs été fructueuse. Dans le gouvernement de la Prusse rhénane, on a réussi à rassembler en trois semaines plus de 4 millions de marks en or. On recommande du reste, les moyens les plus romanesques, tels que l'échange des anneaux de mariage et des broches en or contre des anneaux et des broches de fer ou d'acier considérés comme bijoux patriotiques.

En Allemagne, le possesseur d'un anneau d'or (*Goldring*) passait, jusqu'à présent, pour un monsieur très élégant et qui « avait de quoi ». Maintenant, les Boches ne sauront plus distinguer les gens *chic* des autres !

Lettres anglaises. — Les lettres qu'envoient du front les soldats anglais peignent admirablement le calme de ces anglo-saxons, hommes d'affaires et industriels de tradition, maintenant occupés à la guerre.

« Notre armée, dit l'un d'entre eux, est une grande machine, et le mécanicien est un homme fort intelligent. Nous sommes pour ainsi dire dans la chambre de chauffe et nous ne voyons rien. Le téléphone annonce : « en avant toute » et la machine roule. Quelquefois il faut remplacer une pièce, mais il y en a beaucoup de rechange, heureusement, et on en prépare d'autres. »

Et l'auteur de la lettre termine par cette résolution bien anglaise :

— Quand je rentrerai, j'irai au bain turc, je me donnerai la joie d'un solide repas britannique, je me coucherai dans un lit de plume, et je fermerai la porte pour une semaine. Ensuite je me ferai lire les journaux des trois derniers mois, pour savoir ce que j'ai fait sur le front.

La journée du 75. — Le Touring Club de France, désireux de se créer des ressources nouvelles pour développer son œuvre « Le soldat au front », a obtenu l'autorisation d'organiser une journée patriotique dite « la journée du 75 », au cours de laquelle un insigne représentant notre glorieux canon sera distribué dans toute la France.

Cette manifestation a été placée sous le haut patronage de M. le Président de la République et la présidence d'honneur de MM. Antonin Dubost, Deschanel et Viviani.

Dans le comité figurent les ministres de la guerre, de la marine et de l'intérieur.

La date de « la journée du 75 » est fixée au dimanche 7 février.

Trophées. — Le musée de l'Armée va rouvrir, le 1^{er} février, une grande partie de ses salles. Et M. Millerand, ministre de la guerre, a décidé qu'on y exposerait, conformément au vœu de M. Mithouard, président du conseil municipal, quelques-uns des trophées pris à l'ennemi : canons, mortiers, mitrailleuses, etc.

Point ne sera besoin de faire beaucoup de réclame autour de cette exposition guerrière ; on réalisera le maximum dès le premier jour !

Chevaux verts. — Les chevaux blancs sont, à présent, sévèrement exclus de l'armée, comme étant visibles de trop loin : leur couleur leur vaut d'être bien tranquilles et de jouer le rôle de tire-au-flanc (ou plutôt au bat-flanc).

Plusieurs fois, depuis le début de la guerre, on a fait des essais de teinture, mais un seul produit donna des résultats, un seul résistait à la pluie : on peignit donc vingt-quatre chevaux blancs d'artillerie, et la batterie à laquelle on les affecta manœuvra par monts et par vaux. Hélas ! quand elle rentra au quartier, les chevaux, sous l'effet de la sueur, étaient devenus vert pomme !

Inspection d'art. — L'officière *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce que le conseiller intime Clemen, de Bonn, a été chargé par les autorités militaires de l'inspection des monuments artistiques dans les provinces françaises occupées par les troupes allemandes.

Les Boches commencent par détruire nos monuments, puis ils nomment des fonctionnaires pour les conserver.

C'est une plaisanterie d'artillerie lourde.

La prise de Montbéliard

(Janvier 1871.)

Il était huit heures. Nous occupions dans la forêt un point culminant, le plateau de Sainte-Suzanne. En face, sur la crête opposée, on distinguait nettement une longue rangée de casques à pointe échelonnés d'espace en espace derrière de petits talus, tandis qu'au centre un groupe plus nombreux était retranché dans une sorte d'enclos aux murs bas.

Quant à la ville même de Montbéliard, cachée aux regards par sa ceinture de coteaux, nous n'en connaissions les défenses que grâce aux renseignements apportés la nuit précédente par de bons patriotes.

L'ancien château fort, avec ses deux grosses tours, avait été mis en état de soutenir un siège ; il était gardé par un demi-bataillon d'environ 300 Allemands et quatre pièces de 24 avaient été hissées sur la plate-forme. Deux régiments d'infanterie prussienne occupaient la ville et les faubourgs ; sur la grand-place, une barricade quadrangulaire formait une sorte de réduit central et commandait l'accès des rues avoisinantes.

Les vignobles, qui dévalaient en pentes rapides jusque sur les bords du canal du Rhône au Rhin, avaient été garnis d'un inextricable réseau de fils de fer.

Le colonel et le commandant réunirent leurs chefs de corps et arrêtèrent avec eux les dispositions de combat. Deux bataillons de la mobile de la Charente descendraient à travers bois, longeraient le canal et attaquaient la ville par la droite. Ils seraient éclairés et appuyés par une compagnie de tirailleurs commandés par le lieutenant de Sémélé. Deux autres compagnies de tirailleurs auraient pour mission de s'emparer du plateau et de dégager, sur la gauche, l'accès de Montbéliard. La réserve de la brigade, placée au centre, attendrait dans la forêt le résultat des deux attaques pour suivre le mouvement et donner l'assaut.

Tel était le plan projeté. Ce n'était assurément pas la grande bataille décisive de nos rêves, mais ce serait, ce devait être et je ne doutais pas que ce ne fût une grande bataille rangée.

Une seule anxiété m'étreignait le cœur. Quelles allaient être les deux compagnies qui auraient à s'emparer du plateau ? Et de ces deux compagnies, laquelle aurait l'honneur de marcher à l'avant-garde ? Soit sous l'inspiration de mon cher commandant, soit sur sa propre initiative, le colonel Lemoing me tira bientôt d'incertitude.

Les deux compagnies qu'il désigna d'abord furent celles du capitaine Mustapha et la mienne. Après quoi se tournant vers moi : « La compagnie du capitaine Mustapha vous servira de soutien. C'est vous qui allez me balayer ce plateau. Vous voulez donner, donnez ! »

Ah ! que oui ! j'allais donner, et à cœur joie !

Je pris immédiatement mes dispositions. Puis je chargeai Ben Sadeck de traduire mes instructions à nos Arabes et d'y joindre la consigne suivante : « Pas un coup de fusil avant d'être la-haut. Laissez tirer et ne tirez pas ; c'est plus que du temps de perdu, c'est du temps prolongé. Vous êtes braves, vous êtes lestes, il faut courir à toutes jambes par bonds successifs, ne pas répondre aux balles lointaines par des balles perdues et ne faire feu qu'à brûte figure. Vous verrez que, cette fois, le Mahomet des Français sera content. »

A quatre ou cinq coups de feu près, que ne purent s'empêcher de tirer quelques-uns de ces amants passionnés de la poudre, la ma-

œuvre fut exécutée comme je l'avais indiquée, et mes prévisions se réalisèrent de point en point. Les défenseurs de la crête, surpris par notre allure rapide et silencieuse, n'attendirent pas la fusillade à bout portant, ni le corps à corps qu'elle leur présageait. Ils se retirèrent en désordre.

Mais si les défenseurs non abrités n'avaient pas fait longue résistance ni long feu, les choses se passèrent tout autrement que je ne l'avais espéré pour la trentaine d'hommes enfermés dans l'enclos central. Ceux-là nous attendaient de pied ferme.

Sans les fuyards allemands qui, poussés devant nous, serrés de près, nous servirent d'abord de rideau vivant, il est probable que bien peu d'entre nous seraient parvenus intacts jusqu'au petit mur. On y arriva pourtant presque au complet et très ensemble.

Pénétrer dans la place ne fut plus que l'affaire d'un bond. La muraille n'était guère haute; elle était délabrée, et une dizaine de nos Arabes ne l'eurent pas plus tôt escaladée que tout le reste suivit. Mais si l'assaut fut rapide, la mêlée intérieure fut prolongée. Elle ne cessa que lorsque nous fûmes les maîtres de l'enclos.

L'arrivée d'un renfort prussien ne nous donna pas le temps de nous reposer. Le sergent-major Béchery l'aperçut le premier et me le signala. La petite troupe avançait lentement, dérobée à la vue par un repli de terrain, d'où elle comptait déboucher sur nous à l'improviste. Il ne nous restait qu'une ressource, qu'une sécurité même : foncer sur ces hommes avant qu'ils aient le temps de se déployer.

Béchery fut de cet avis, Ben Sadeck aussi. Les baïonnettes furent remises en un clin d'œil au bout des fusils et un nouvel « En avant ! » lança notre charge désespérée sur un ennemi trois fois plus nombreux. Le coup d'audace réussit. Le renfort tourna casaque avant que nous ayons pu arriver jusqu'à lui, et nous voilà poursuivant les Allemands et les pourchassant devant nous d'abord, à travers les vignes, puis à travers les jardins; enfin, de maison en maison, jusqu'au faubourg de la ville.

Une partie avait mis bas les armes et s'était rendue; l'autre partie avait fui à toutes jambes en poussant à tue-tête des cris affolés : « Es sind die Schwarzen ! » « Ce sont les noirs ! »

PAUL DÉROULEDÉ.

(A suivre.)

EXCELLENTE RÉPLIQUE

Un radiotélégramme de presse allemand disait, à propos des effets de l'artillerie française :

« La presse française a signalé récemment, à plusieurs reprises, que les projectiles tirés par l'artillerie allemande n'avaient que peu d'efficacité et n'éclataient pas le plus souvent. L'observation est, en effet, exacte. C'est qu'il ne s'agit pas de munitions de provenance allemande, mais bien de munitions prises aux Français et aux Belges. Leur infériorité nous était, en effet, bien connue. Mais comme nous nous sommes emparés de stocks extrêmement importants, et qu'il fallait bien les rendre d'une manière ou d'une autre inutilisables, il nous a semblé que le mieux était encore de les renvoyer à leurs premiers propriétaires. »

Un radiotélégramme français a répondu : « Une communication officielle allemande à toutes les stations de télégraphie sans fil reconnaît que les obus lancés par l'artillerie de campagne allemande n'éclatent pas le plus souvent et prétend que ces obus font partie de stocks de munitions pris aux Français et aux Belges. »

« Les Allemands, qui ont quotidienne-

ment l'occasion de se rendre compte, mieux que personne, des qualités de l'artillerie française, viennent de lui en découvrir une nouvelle qui serait particulièrement appréciable : c'est que cette artillerie ne serait plus dangereuse lorsqu'elle n'est pas maniée par les Français. »

« Toutefois, on préférera, sans doute, supposer que ceci est encore un roman à ajouter à tous ceux qu'a déjà élicubrés la radiotélégraphie allemande. »

Ces romans pullulent, en effet, et l'on sait maintenant pourquoi l'on rencontrait si peu de fantaisistes parmi les littérateurs allemands : ils étaient tous dans la télégraphie militaire !

Les deux Timbres

Avez-vous remarqué la manière dont la France et l'Allemagne ont respectivement conçu les plus récents portraits d'elles-mêmes, pour qu'ils soient expédiés à toute la planète, sur les messages quotidiens ? Chacune des deux nations a entendu, évidemment, être représentée telle qu'elle se voyait, telle qu'il lui convenait d'être envisagée. On ne fait jamais faire son portrait que pour qu'il soit ressemblant; c'est la première condition. La seconde est qu'il soit un peu flatté.

Or, comment l'Allemagne s'est-elle flattée que ses traits fussent reproduits ? Comment a-t-elle imaginé le physique de son moral, tandis que, soi-disant, elle n'aurait eu pour but que le règne de la concorde ?

Germania emplit le cadre du timbre rien qu'avec la moitié de son corps. La face dure est casquée d'une couronne massivement forgée. Une seule main a pu se loger à un angle, ramenée dans le sens égoïste qui est vers soi-même; et, avec un gantelet de mailles cette main serre une poignée de glaive. La poitrine est cuirassée; et deux rondelles de métal bombé indiquent quel serait l'allaitement maternel pour l'humanité à naître, quand celle-ci aurait à le chercher dans cette ferrométrie.

Ah ! qu'elle apparaissait innocente, en vis-à-vis, la miniature à l'image de la France, avant qu'éclatassent les hostilités ! Cette sémouse vêtue d'aimable lin, comme ses marraines les muses de la Grèce, qu'elle était loin d'encombrer, à la façon de l'autre, par une carrure outrecuidante ! Elle semblait toute svelte dans l'espace, et autour d'elle, on distinguait des horizons, de la place pour tous; on devinait de l'air respirable, de la lumière, de la liberté sous le soleil. Dans le grand geste ouvert des semailles, ce que la France offrait visiblement aux sillons de l'étendue, c'étaient les grains de sa civilisation, haute, profonde, que tant d'illustres siècles ont développée; c'étaient un exemple de merveilleux labeur, l'œuvre divinatrice de ses savants, l'enchanteresse leçon de ses belles-lettres, de ses beaux-arts. La France sémouse, dans son enjambée résolue, dans son élan distributif, faisait mine de dire : — Je suis celle qui poursuit sans trêve sa marche au progrès. Je sème à tous les vents mes épargnes fécondantes, les promptes inventions ou les découvertes patientes du génie français. Je sème les initiatives audacieuses, les velléités d'émancipation, les chances de destins améliorés, je sème de bonnes intentions à l'infini.

Oui, avant cette guerre, l'on aurait pu traduire ainsi les significations de la France sémouse. Mais, depuis l'événement formidable, une transfiguration a renouvelé l'effigie. On n'y saurait plus constater que la crânerie du port de tête, le défi qui réside en la cambrure du torse, l'acheminement

incoercible dans une atmosphère d'épopée. Ce que contient le sac qu'une des mains assure contre la hanche, c'est la sauvegarde de notre pays. Nous le sentons gonflé par le souffle des ancêtres; à travers les larmes de notre admiration et de nos deuils, nous le voyons inépuisable d'héroïsme et de confiance. Le sac de la bonne sémouse est devenu le sac à feu, le sac à poudre des attaques et contre-attaques. Il est encore le sac à malice où notre race, qui a toujours su faire un pied de nez au péril, avait mis en réserve, pour le sublime pioupiau de ce temps-ci, la pipe et la chanson de Fanfan la Tulipe.

Car il était joliment musclé, sans que les méchants y eussent pris garde, ce bras droit de la France sémouse ! Elle sème à présent les mitrilles de la légitime défense. Elle sème l'indignation et le dégoût contre les bourreaux d'enfants, contre les pillards éhontés, les fourbes visiteurs d'hier, maniaques de l'espionnage. Elle sème la revanche du droit, la revanche des opprimés multiples, la sainte Revanche.

PAUL HERVIEU,
de l'Académie Française.

EN ZIG-ZAG

Les souverains ont tiré les rois ! L'héroïque Albert I^{er} a trouvé dans un beau gâteau, doré au feu de la gloire, un cœur de corail tout brûlant : celui de la France !

A Péetrograd, Nicolas II a savouré un délicieux feuilleté, il en avait lui-même savamment pétri la pâte avec son... rouleau compresseur.

Le roi d'Angleterre s'est fait servir le traditionnel plum-pudding, bourré de raisins de Corinthe. On signale que Guillaume, furieux de n'avoir pas réussi à en chiper une tranche, a murmuré : Ces raisins-là sont trop verts !

Pour le consoler, la France entière lui a expédié une Kolossale tarte aux pruneaux, où il a trouvé, en guise de baigneur, un petit obus de 75.

Quant à François-Joseph, il a dû se contenter d'un pain viennois à la farine de marion que son maître d'hôtel lui a présenté en s'écriant :

— Sa Majesté est Serbie !

D'UN ALSACIEN. — Ma première impression à la caserne est significative. A l'heure du repas, je tirai de mon sac une saucisse. Passa un sergent. D'un geste sûr, sans même s'arrêter, il m'enleva cette saucisse, et, en quelques bouchées, l'expédia.

— Et qu'avez-vous dit ?

— Rien. J'étais soldat allemand.

Le duc d'Aumont devait moins à l'art qu'à la nature. Il disait, en se regardant dans la glace : « D'Aumont, Dieu t'a fait bon gentilhomme, le roi t'a fait duc, fais quelque chose pour toi à ton tour : fais-toi la barbe. »

Un train de blessés passe dans une gare. Une douce maman compatissante demande à un petit sergent en lui servant un cordial :

— Croyez-vous, mon ami, que cette guerre durera longtemps ?

— Jusqu'à la victoire, madame, répond le sergent.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

CAUSERIE DANS LA TRANCHÉE

L'Homme d'En-Face

D'après tous les témoignages qui nous sont rapportés, il semble nettement établi que les soldats allemands — et leurs officiers — supportent bien plus difficilement que les nôtres l'ébranlement nerveux produit par les nouveaux procédés de combat, avec les violentes déflagrations des gaz, le bruit assourdissant des chocs cutanés et respiratoires dus au déplacement des masses d'air, les marches pénibles, les alertes multiples, avec l'attention toujours tendue, le manque de sommeil, ce grand aliment nerveux, l'obligation de faire effort à chaque instant, l'irrégularité dans les repas et souvent le jeûne forcé, l'inactivité portée à son plus haut degré, etc., etc.

Le pouvoir de résistance à la fatigue est plus grand chez le Français, grâce à son système nerveux mieux équilibré et mieux entraîné. Plusieurs causes contribuent à cette supériorité : le climat, la terre, l'alimentation, l'hérédité, et surtout l'éducation individualiste.

Tout part de l'homme, c'est-à-dire du cerveau de l'homme, et tout y revient. Entraîner chaque unité cérébrale au plus grand effort, c'est constituer une collectivité psychomotrice plus dense, plus résistante qu'une collectivité à cerveaux asservis par une règle unique, souvent inique, parce que vouloir imposer l'égalité à toutes les mentalités, est commettre une iniquité et une erreur évolutive. Provoquer dans chaque cerveau une force individuelle par une éducation personnelle, c'est le pousser à l'effort, l'entraîner aux plus grands rendements, le tonifier, le libérer surtout. Agir autrement, c'est créer des tendances en faveur de la passivité dans la faiblesse commune.

« Maintenant, je n'ai plus d'angoisse, je n'ai que du courage », me dit, le jour de la mobilisation, à Cautelets, un garçon de café, en déposant hâtivement son tablier pour courir à la gare prendre le train et répondre à l'appel.

La kultur allemande est basée sur l'organisation nationale et la culture française sur l'individualisme isolé. Celui-ci oblige chaque sujet à faire effort personnel, à penser et à agir en solitaire, il éduque donc mieux le cerveau par entraînement individuel. L'association de tels cerveaux rend la collectivité supérieure à celle dont chaque sujet ne vaut que par la collectivité même, c'est-à-dire par des membres non entraînés individuellement.

La culture française tend à faire des chefs.

Ainsi la cérébralité se développe par l'effort même imposé, assurant, grâce à un tel entraînement, une force de résistance plus grande aux fatigues nerveuses, physiques, émotives, etc. Le résultat, au cours de la guerre actuelle, est, pour la santé mentale du Français, excellent, très précaire pour celle de l'Allemand.

Un peuple qui industrialise la science et la conscience, qui en 1882 exploita commercialement la souffrance et l'espérance humaines en monopolisant la tuberculose de Koch alors qu'il la considérait comme le remède infaillible de la tuberculose; un peuple qui fit annoncer officiellement et fausement au Congrès de la tuberculose de Paris, en 1905, la guérison de cette maladie par la science allemande; un peuple qui a pour dicton : *Si tu ne veux pas être mon frère je te défonce la crâne*, est un peuple de barbares ne vivant que de tromperies et d'orgueilleuses illusions. La mauvaise pomme de terre est son symbole. Solanée nationale par l'hypertrophie de sa vie souterraine, elle symbolise à la fois, la

Kultur allemande, nourriture lourde par sa racine, poison par son fruit, et la guerre des tranchées où l'Allemand se terre. Poilu dit même qu'il est « trop homme de terre ».

Colosse aux pieds d'argile, ce peuple hypertrophié, doit forcément s'écrouler d'après les lois mêmes de la psychologie qui sont à la pensée, c'est-à-dire au moteur de l'humanité, ce que la loi de la pesanteur est à la gravitation des mondes. Le cerveau français, par son entraînement d'individualiste indépendant, est supérieur au cerveau allemand de communiste organisé.

C'est le cerveau qui dirige. Donc nous vaincrons. Tenons ferme, la Victoire est au bout !

Docteur PHILIPPE TISSIÉ.

Notre Blonde

(Air : *Auprès de ma blonde.*)

Y Quand le soleil inonde
Nos champs et nos forêts,
La France est une blonde
Qui dort dans les genêts.
Nulle autre part au monde
Nous n'aurions de plaisir.

Refrain :

Ah ! pour notre blonde
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Ah ! pour notre blonde
Qu'il fait bon servir !

Elle est encore plus belle
Au moment du blé mûr,
Ou quand elle étincelle
Sous les raisins d'or pur !
En trésors elle abonde,
Nous n'avons qu'à choisir. (Refrain.)

La voyant si jolie,
Le kaiser la voulait !
Mais à donner sa vie
Chacun se résolut,
Et ce soudard immonde
N'a pas pu réussir. (Refrain.)

Ceux qui sont morts pour elle
Ont le sort le plus beau
Car la France immortelle
Les berce en leur tombeau.
Sous la terre profonde
Ecoutez leur soupir. (Refrain.)

Mais la guerre finie,
Les lauriers vont fleurir...
Notre France meurtrie
Soudain va resplendir !
Sur la terre et sur l'onde,
Pour nous quel avenir ! (Refrain.)

LUCIEN BOYER.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le gâteau « fond de feuillée ».

Lorsque les événements le permettent, il n'est pas dénué d'ajouter à l'ordinaire quelque petite douceur; voici la recette qu'un gourmet nous adresse de la ligne de feu :

Mettre dans une gamelle 500 grammes de sucre et un demi-litre d'eau-de-vie (gnose). Faire bouillir et flamber; ajouter à ce sirop deux quarts d'infusion de thé.

Prendre une boule (pain de munitions), en enlever complètement la croûte et y découper, si l'on veut, des dessins.

Mettre la boule dans un plat de campement et verser doucement le sirop, de façon à ce que la boule l'absorbe complètement; arroser le tout avec une crème de chocolat à l'eau et au sucre très épaisse et laisser glacer.

BLOC-NOTES

— C'était, hier, 12 janvier, l'anniversaire de la naissance du général Joffre (1852).

— Le train portant les cercueils de Constantin Garibaldi et de Lamberto Duranti était attendu aux gares de Modane, Turin et Gènes, par une foule énorme, venue saluer la dépouille des deux héros italiens morts pour la France.

— Une manifestation patriotique organisée par « l'Action et l'Union des peuples de race latine » a eu lieu dimanche, à Marseille, devant le monument des mobiles des Bouches-du-Rhône.

— Un anonyme, originaire des Vosges, a envoyé au ministre de la guerre 4.000 fr. « pour contribuer à l'entretien des armées, comme faisaient autrefois ces citoyens qui donnaient dans la même intention leurs bijoux et leur argenterie ».

— La Roumanie convoque trois classes de réserves le 25 de ce mois et trois autres classes six jours après.

— Le cardinal Mercier, archevêque de Malines, a été, pendant quelques heures au moins, gardé à vue dans son palais, ce qui équivaut à la prison. Son dernier mandement avait déploré aux Allemands.

— Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite de M. Lucien-Louis Fournier, lieutenant-gouverneur du Moyen-Congo, pour sa participation aux opérations de la colonne de la Sangha.

— Deux officiers français se sont échappés du fort de Zinnaat à Torgau où ils étaient internés comme prisonniers de guerre.

— Près d'Amiens, un avion allemand a été abattu. L'appareil est tombé dans nos lignes.

— On construit, pour Paris, de nouveaux autobus (avec des places agrandies). La ligne Madeleine-Pastille sera la première desservie dans quelques semaines.

— La presse allemande annonce que fin janvier une flotte de Zeppelins ira bombarder Londres et l'armée navale anglaise. Le comte Zeppelin en personne dirigera l'expédition.

— On ne sait plus où se trouve Enver-Pacha. Il est peut-être à la recherche de son armée caucasienne.

— L'Autriche-Hongrie a protesté contre l'occupation de Vallona (Albanie). Le ministre des affaires étrangères d'Italie a répondu en termes énergiques.

— Le gouverneur de Thionville a décidé que la *Lotharinger Zeitung*, journal officieux paraissant à Metz, serait aussi publié en français, « une partie de la population ne sachant pas encore l'allemand ».

— La saison des baraques de Noël, à Paris, est terminée. Cette année l'ingéniosité des fabricants s'est remarquablement exercée dans la création d'objets multiples, utilisables dans les tranchées, et qui se sont très bien vendus.

— La flotte allemande serait, non dans le port de Kiel, mais à Wilhelmshaven et à Cuxhaven.

— Le *Formidable* a bien été torpillé. Lord Crewe l'a annoncé à la Chambre des lords. Le cuirassé a reçu deux torpilles.

— En raison de l'assassinat de M. René Himmer, vice-consul de la République Argentine, fusillé à Dinant par les soldats allemands, les postes de vice-consuls argentins confiés en Autriche, France et Belgique à des citoyens de nationalité étrangère ont été supprimés.

— Une nouvelle révolution a éclaté à Haïti. Les Etats-Unis protègent les étrangers.

— Le conseil de guerre de Troyes a condamné à la déportation perpétuelle le nommé Lallemand, ancien gendarme, reconnu coupable d'avoir entretenu pendant neuf ans des intelligences avec des agents de l'Allemagne.

— La Seine monte.

— Une baleine morte a été jetée à la côte au nord de la Hollande. Elle était criblée d'obus de 76 millimètres; elle avait été prise par erreur pour un sous-marin.

— Les Autrichiens fortifient les villes du Trentin, près de la frontière italienne.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

3^e Corps d'Armée.

Capitaine **BLANCHET**, 274^e d'infanterie : Tombé glorieusement le 17 septembre après avoir montré pendant toute la campagne beaucoup d'entrain et de courage.

Sous-lieutenant **TURLAU**, 274^e d'infanterie : s'était déjà distingué au combat du 21 août. A été atteint le 27 septembre de cinq blessures : a demandé avec instance à ne pas être évacué ; a repris sa place sur le front dès le 8 octobre.

Sous-lieutenant **LANQUETOT**, 74^e d'infanterie : ayant pris sous le feu le commandement de sa compagnie, a montré un courage, un sang-froid et une énergie remarquables chez un jeune homme de dix-neuf ans.

Capitaine **GUIN DU PAVILLON**, 74^e d'infanterie : blessé dans un combat, a conservé son commandement. Blessé à nouveau et mis hors de combat dans une affaire ultérieure où il a fait preuve des plus belles qualités militaires.

Médecin-major **PONSOT**, 39^e d'infanterie : blessé à l'épaule par un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer, alliant ainsi l'endurance et le courage personnel au dévouement professionnel, dont il avait déjà donné maintes preuves.

Lieutenant-colonel **BERNARD**, 36^e d'infanterie : belles qualités militaires, a brillamment commandé son régiment dans des circonstances difficiles et a obtenu des résultats importants contre un ennemi supérieur en nombre.

Caporal **MARIE**, soldats **LESAGE**, **LE REVEREND**, **VOISIN**, **LAIR** et **FAURAT**, 36^e d'infanterie : entraînés par leur ardeur, se sont momentanément trouvés isolés au cours d'une charge, ont fait une trouée à la baïonnette dans les rangs ennemis pour rejoindre leur compagnie.

LA 21^e COMPAGNIE du 205^e d'infanterie et son chef le capitaine **PERINETTI** : s'est trouvée sacrifiée de son corps le 1^{er} septembre ; a rejoint l'armée le 16 septembre, après avoir résisté et échappé pendant quinze jours consécutifs aux forces ennemies qui l'entouraient. A montré ainsi ce que peut faire une troupe vaillante et disciplinée sous la conduite d'un chef courageux et énergique.

Médecin auxiliaire **ROBINEAU**, 274^e d'infanterie : a fait preuve le 27 septembre, d'un dévouement remarquable en se portant en avant pour relever nos blessés dans une zone battue par un feu violent.

Adjudant **MAUGER**, 39^e d'infanterie : a pris sous le feu le commandement de sa compagnie et l'a conduite avec sang-froid et vigueur dans un mouvement débordant qui a amené la retraite de l'ennemi.

Sergent **LOREILLE**, 39^e rég. d'infanterie : s'est présenté volontairement pour une mission périlleuse qu'il a remplie avec intelligence et courage, en obtenant les meilleurs résultats.

Sergent **GRAND D'ESNON**, 129^e d'infanterie : dans une attaque de nuit s'est porté seul en avant, sous une grêle de balles, pour reconnaître les positions ennemies sur lesquelles il a ensuite vigoureusement entraîné sa section.

Lieutenant **MALLET**, 74^e d'infanterie : officier de cavalerie adjoint à un chef de bataillon, a continué son service malgré une blessure et s'est porté sur la première ligne des attaques.

5^e Corps d'Armée.

Capitaine **NEBOUT**, 32^e d'artillerie : a continué de diriger le tir de sa batterie malgré un feu ennemi d'une extrême violence. A eu le bras fracassé par un éclat d'obus.

6^e Corps d'Armée.

Sergent **MATHIEU**, 162^e d'infanterie : a, malgré une blessure, continué de conduire sa section à l'assaut.

Capitaine **DUCORNET**, commandant la 19^e batterie de chasseurs : succédant à trois chefs de corps tués à l'ennemi, a montré la plus grande énergie. S'est emparé de vive force d'un point d'appui de l'ennemi et s'y est maintenu malgré toutes les contre-attaques. Blessé deux fois sans consentir à abandonner son commandement.

Lieutenant **HANS**, 94^e d'infanterie : ayant pris sous le feu le commandement d'un bataillon, l'a conduit vigoureusement dans une attaque de nuit où il a été mortellement blessé.

Adjudant **HILAIRE**, 151^e d'infanterie : a réussi avec sa section à prendre pied sur un glacis battu par l'ennemi. Blessé mortellement en dirigeant l'exécution des travaux d'approche, au moyen desquels il voulait progresser plus avant.

Maréchal des logis **BESNARD**, 21^e dragons : atteint, au cours d'une reconnaissance offensive, par une balle qui lui a traversé la joue, a rempli intégralement sa mission avant de songer à se faire panser.

Sergent **MATHIEU**, 162^e d'infanterie : blessé au bras dans une attaque, a continué, sous un feu violent, à entraîner sa section en avant.

Capitaine **SIMONNET**, 150^e d'infanterie : officier plein d'ardeur et d'énergie. Blessé le 22 août, a rejoint le 30 septembre sa compagnie, qu'il a maintenue sur une position battue par un feu violent d'artillerie.

Lieutenant **GARNIER**, 5^e d'artillerie à pied : a fait preuve d'une grande activité et d'une remarquable bravoure dans l'installation et le commandement, sous un feu violent et continu, des fractions d'artillerie sous ses ordres.

Sous-lieutenant **BONNEAU**, 4^e dragons : choisi pour exécuter une reconnaissance particulièrement difficile, ordonnée par le commandant de l'armée, a réussi à remplir sa mission malgré un peloton ennemi qu'il a bousculé. Légèrement blessé.

7^e Corps d'Armée.

Capitaine **VAUTHIER**, 11^e dragons : conduisant, le 10 octobre, à l'attaque d'un village une compagnie du 16^e territorial, encadrée et complétée par des dragons à pied du 11^e, a enlevé de nuit la première tranchée du village, donnant lui-même l'exemple de l'attaque à la baïonnette avec une arme empruntée. Est tombé mortellement frappé devant sa troupe, qui a tué tous les défenseurs de la tranchée.

Capitaine **LANCRENON**, 11^e dragons : a entraîné le 10 octobre, avec le plus grand courage, à l'attaque d'un village une compagnie du 16^e territorial encadrée et complétée par des dragons à pied du 11^e, ouvrant lui-même la voie sous le feu, une cisaille à la main, à travers les fils de fer. A été grièvement blessé à l'assaut d'une barricade.

Capitaine **GERMAIN**, 18^e dragons : le 11 octobre, a brillamment conduit son escadron, entraînant par son exemple les unités territoriales et luttant par le feu contre les lignes allemandes ; est resté plusieurs heures sous les rafales de l'artillerie et la fusillade de l'infanterie allemandes. S'était déjà fait remarquer le 28 août.

Lieutenant **BOUYGUES**, 11^e dragons : conduisant le 10 octobre une section du 16^e territorial encadrée et renforcée par des dragons à pied du 11^e, l'a entraînée avec la plus grande bravoure jusqu'à l'attaque à la baïonnette d'une tranchée, dont tous les défenseurs (deux officiers et trente hommes) ont

été tués. Est tombé mortellement frappé par la première décharge de l'ennemi en commandant l'assaut.

Lieutenant **D'HAUDICOURT DE TARTIGNY**, 11^e dragons : a l'attaque d'une position, le 10 octobre, a assuré avec la plus grande bravoure, sous un feu des plus violents, la liaison avec la ligne des tirailleurs. A été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Lieutenant **CAMUSET**, 11^e dragons : le 10 octobre, conduisant à l'attaque d'un village une section du 16^e territorial, encadrée et renforcée par des dragons à pied du 11^e, a montré à sa tête les plus belles qualités de calme et d'intériorité, et l'a entraînée en première ligne sous le feu le plus violent. A été grièvement blessé.

Lieutenant **GARNOT**, 14^e rég. de chasseurs : a, le 10 octobre, dans une attaque, mené au feu et maintenu sous une vive canonnade une compagnie d'infanterie territoriale. Bien que légèrement blessé par un éclat d'obus qui tua un homme à ses côtés, est resté sur le terrain. S'est d'ailleurs distingué en toute occasion au cours de la campagne.

Adjudant **DUSSOL**, 11^e dragons : a montré, le 10 octobre, à la tête d'une section de territoriaux encadrée et complétée par des dragons à pied, la plus grande énergie dans l'attaque des lièges et des tranchées ennemies. A fait ensuite le siège d'une maison occupée par l'ennemi.

Maréchal des logis **CLIQUEOT DE MENTQUE**, 11^e dragons : le 10 octobre, au cours d'une attaque à pied, a mené une section de territoriaux avec la dernière énergie sous un feu très violent. A été tué. Avait fait preuve au cours de la campagne d'une vigueur peu commune.

Maréchal des logis **DUMONT**, 11^e dragons : a été tué le 10 octobre, au cours d'une attaque à pied, à la tête de la section de territoriaux et de dragons qu'il menait en avant avec une énergie au-dessus de tout éloges.

Maréchal des logis **OMENIL**, 11^e dragons : le 10 octobre, au cours d'une attaque, commandant une section d'infanterie et de dragons à pied, a été blessé à la cuisse en menant avec le plus bel entrain l'attaque sur une tranchée qui a été enlevée.

Maréchal des logis de réserve **SIMONET**, 11^e dragons : le 10 octobre, a eu au cours d'une attaque une attitude très crâne, entraînant en avant un groupe de territoriaux à la tête duquel il a été tué.

Brigadier réserviste **FAIVRE**, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque à pied d'un village, étant agent de liaison entre le colonel et les groupes les plus exposés, a rempli très crânement sa mission, s'est retiré le dernier d'une ligne de tirailleurs presque complètement fauchée, puis, au cours d'une retraite très dangereuse, a soigné deux de ses camarades sur l'un desquels il a laissé son propre manteau.

Brigadier **WESTRICH**, 11^e dragons : à l'attaque à pied d'un village, le 10 octobre, a commandé très bravement une escouade de territoriaux et de dragons à pied ; l'a menée en première ligne sous un feu très violent, s'est retiré le dernier et a porté secours au lieutenant-colonel blessé grièvement, le recouvrant de son propre manteau.

Brigadier **FLEURY**, 11^e dragons : le 10 octobre, commandant une section d'infanterie et de dragons à pied à l'attaque d'un village, l'a menée avec la plus grande vigueur et est resté le dernier avec son officier sous un feu des plus violents, à 30 mètres de l'ennemi. A assuré avec le plus grand dévouement la retraite de son officier.

Brigadier réserviste **MONIER**, 18^e dragons : le 6 octobre, étant en reconnaissance devant une ferme, s'est porté au secours d'un de ses camarades dont le cheval venait d'être tué, l'a pris en croupe sous les balles ennemies,

et a pu l'emmener ainsi en dehors de la zone dangereuse.

Cavaliere **GIBO**, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque d'un village, a donné le meilleur exemple en soutenant sur la ligne de tirailleurs un feu très violent et en montrant à chacun la direction de l'ennemi. Blessé d'une balle au ventre, a refusé de laisser les autres s'occuper de lui et est rentré dans les lignes, atteint d'une seconde blessure à l'épaule.

Cavaliere **VUILLEMIN**, 11^e dragons : a été tué le 10 octobre, à l'attaque à pied d'un village, en entrant le premier dans une maison où était barricadé l'ennemi. Avait déjà donné de nombreuses preuves d'audace.

Cavaliere **YAUCH**, 11^e dragons : le 10 octobre, s'est fait remarquer par son audace pendant une reconnaissance d'un village occupé par l'ennemi. Plus tard, lors de l'attaque du village, a pris la direction d'un groupe de tirailleurs sans chef et l'a mené au feu.

Cavaliere **POTTIER**, 11^e dragons : a, le 10 octobre, au cours de l'attaque à pied d'un village, ouvert le chemin à une première ligne de tirailleurs en coupant des fils de fer sous un feu violent avec le plus grand calme. S'est ensuite approché seul des tranchées ennemies jusqu'à portée de voix et en a apostrophé les défenseurs. S'est distingué ensuite par la vigueur de son tir sur la ligne des tirailleurs.

Cavaliere **MOCQUIN**, 11^e dragons : parti comme volontaire le 10 octobre dans une reconnaissance de nuit dirigée sur un village occupé par l'ennemi, a tenu à être en pointe et a opéré avec une adresse et une audace au-dessus de tout éloges. Plus tard, à l'attaque du village, s'est distingué par son courage, son sang-froid et un esprit de camaraderie parfait. N'a pas voulu se retirer du feu avant son sous-officier.

Cavaliere **FREROT**, 11^e dragons : à l'attaque de nuit d'un village, le 10 octobre, est allé sous le feu chercher des bidons d'essence pour incendier une maison occupée par l'ennemi, puis a rassemblé un groupe de territoriaux sans chef et en a exercé vigoureusement le commandement.

Cavaliere **VOISINET**, 11^e dragons : le 10 octobre, à l'attaque de nuit d'un village, a pris part au centre du village au siège d'une maison dont il a essayé, sous les balles, d'enfoncer la porte ; puis à la tête d'un groupe de territoriaux a mené le combat en face d'une autre maison d'où partait un feu très redoutable.

Sous-lieutenant de réserve **DARDAINE**, 62^e rég. d'artillerie : a amené sous un feu violent une de ses pièces à 800 mètres de la liègère fortifiée d'un village à l'enlèvement duquel il a puissamment contribué.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur.

Au grade d'officier :

Colonel d'artillerie **CARON**, chef de bataillon d'infanterie **BARES**, chef de bataillon du génie **DORAND**, capitaines d'infanterie **GUILLABERT** et **ROISIN** : services exceptionnels rendus à l'aéronautique militaire en paix et en guerre.

Au grade de chevalier :

Capitaine d'infanterie **ESTIRAC**, lieutenant d'infanterie **PRAT**, capitaines d'artillerie **COURT**, du génie **BIENVENUE**, d'artillerie de **SAINT-QUENTIN**, de cavalerie **DEGORGE** et **DE VERGNETTE**, de **LAMOTTE**, d'infanterie **TULASNE** et **PRECARDIN**, lieutenants d'infanterie **VOGUEYAU**, **COVILLE**, **BROCARD**, **VITRAT**, **LALLEMAND**, **MOUCHARD** et **DELANNEY**, de cavalerie **RONIN**, du génie **LEROY**, capitaine du génie **FIORELLINO**, capitaine d'infanterie **VANDUICK**, lieutenant d'infanterie coloniale **LALANNE** : services exceptionnels rendus à l'aéronautique militaire en paix et en guerre.

Au grade de chevalier.

Chef de bataillon **DE CHOLET**.

M^{lle} **SEMMER**, à l'Eclusier (Somme), titres exceptionnels : depuis l'occupation de ce village n'a cessé de donner l'exemple du courage la plus ferme et le plus fécond, du dévouement le plus actif et le plus simple. A rendu de réels services à nos troupes et a été légèrement blessée le 30 septembre dernier.

Lieutenant de réserve **MARY**, 64^e bataillon de chasseurs : a eu le bras traversé par une balle à la tête de la compagnie qu'il commandait au feu le 14 septembre. A conservé son commandement et n'a consenti à être évacué qu'à la fin de la journée.

Lieutenant de réserve **VILLEFROY DE SILLY**, 219^e d'infanterie : très belle attitude sous le feu. A commandé sa compagnie dans plusieurs rencontres et fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus grande énergie. A été blessé d'une balle à la tête au combat du 20 septembre.

Sous-lieutenant de réserve **CHALON**, 1^{er} zouaves : blessé en tête de sa section au combat du 17 septembre, n'en a pas moins conservé le commandement jusqu'à épuisement de ses forces.

Capitaine **FOURNIER**, état-major de la 12^e brigade de réserve : grièvement blessé au combat du 8 septembre, a fait preuve depuis le commencement de la campagne de vaillance et d'entrain. Malgré sa grave blessure, s'est occupé de réunir autour de lui les hommes de troupes blessés et de les faire transporter en arrière.

Capitaine **MONCONDUIT**, 316^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de sa compagnie le 7 septembre.

Sous-lieutenant **VIOLETTE**, 347^e d'infanterie : le 24 août, est allé rechercher dans une maison en flammes deux de ses hommes qu'il croyait y être restés. A reçu à la nuque une blessure causée par un éclat d'obus.

Médecin aide-major **SCHNEIDER**, 28^e d'infanterie : a été blessé très grièvement aux deux pieds et à la cuisse droite, le 27 septembre, par un obus, au moment où il venait soigner des blessés ; a dû être amputé du pied droit.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudants d'infanterie **SAINT-ANDRÉ**, **VANDELLE**, du génie **FLORENTIN**, sergent d'infanterie **CORBEIL**, maréchal des logis d'artillerie **GUITTOU**, caporal **BISCOS** : services exceptionnels rendus à l'aéronautique militaire en paix et en guerre.

Sergent **GUATTARI**, 41^e bataillon de chasseurs : a donné le plus bel exemple de vigueur et de hardiesse en se jetant avec ses hommes sur un village occupé par l'ennemi et en l'enlevant à des forces triples des siennes.

Adjudant **COGNET**, 3^e zouaves. Sergent **BOYER**, 30^e bataillon de chasseurs : blessé d'une balle dans la cuisse, a gardé le commandement de sa section jusqu'au soir ; l'a ramenée au cantonnement et ne s'est fait soigner qu'ensuite.

Adjudant-chef **TAVERNIER**, 46^e d'infanterie.

Chasseur **MONTAGNE**, 30^e bataillon de chasseurs : malgré une grave blessure à l'épaule, n'en a pas moins continué à combattre avec ardeur toute la journée, et n'a accepté d'être pansé que le combat terminé.

Adjudant **MEIGNE**, 227^e d'infanterie de réserve.

Sergent-major **PASCAL**, 12^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 2 septembre en maintenant énergiquement sa section sous un feu violent d'artillerie pendant toute la journée.

Adjudant **WEILLER**, 1^{er} rég. étranger. Clairon **COMBIER**, 6^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par sa bravoure téméraire aux combats des 20 et 24 août. Le 3 septembre, au plus fort de l'attaque ennemie, a relevé sous un feu violent le sergent-major mortellement atteint ; après l'avoir ramené en arrière est retourné à la place où ce sergent avait été blessé, et a ramassé les papiers de la compagnie dont les allemands allaient s'emparer.

Soldat **LARBAOUI ALI BENSALAM**, 5^e tirailleurs indigènes.

Sergent **GAILLARD**, 157^e d'infanterie : la compagnie ayant perdu les quatre chefs de section à su, par son énergie, maintenir tout un peloton. Blessé deux fois très légèrement, est demeuré à son poste, faisant partager à tous sa fermeté et sa résolution.

Adjudant-chef **HEYSCH**, 49^e d'infanterie. Caporal réserviste **ROUX**, 5^e d'infanterie coloniale : a été cité le 5 septembre à l'ordre du régiment pour l'héroïsme qu'il a montré après la chute d'un obus explosif en transportant sur son dos au milieu d'un terrible bombardement son capitaine qui venait d'avoir le pied enlevé. Courage au-dessus de tout éloge.

Adjudant **PASSILLE**, 19^e d'infanterie.

Sergent-major **RENARD**, 226^e d'infanterie : au cours d'un combat, le 11 septembre, a fait preuve d'initiative, de sang-froid, de décision, en conduisant sa section sous le feu pour aller s'établir à la lisière du bois dont l'occupation importait à la réussite de la mission imposée à sa compagnie. A été blessé à la cuisse au cours de cette opération. Avait été blessé une première fois à la tête le 25 août.

Adjudant **CALENDINI**, 159^e d'infanterie.

Soldat **BERGER**, 222^e d'infanterie de réserve : au cours de l'action du 30 août, pendant l'assaut à la baïonnette donné par les compagnies de tête du bataillon, a entraîné avec lui plusieurs hommes qui hésitaient à se porter en avant, et s'est porté aux tranchées des premiers.

Adjudant-chef de fanfare **SEGARD**, 22^e bataillon de chasseurs.

Sergent-major **ROLLET**, 212^e d'infanterie de réserve : blessé à la jambe, est resté à son poste pendant quatre heures, conservant son commandement. Ne fut enlevé par les brancardiers qu'à la nuit.

Sergent **NAUZIERES**, 126^e territorial d'infanterie.

Brancardier **CONVERS**, 286^e d'infanterie de réserve : a été blessé par un éclat d'obus au moment où il donnait des soins à un blessé sous un feu violent.

Soldat **MORANA**, 2^e étranger.

Caporal fourrier **LIEGER**, 41^e division d'infanterie : zèle et dévouement remarquables. A porté fréquemment des ordres sous un feu violent. A recueilli et rapporté de la ligne de feu de nombreux blessés qui allaient tomber aux mains de l'ennemi et a passé des nuits entières à faire des pansements.

Caporal **ALI BEN KHALIFA**, 4^e tirailleurs. Sergent-major **LIMPALER**, 5^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de très belles qualités de chef dans l'engagement de sa section au combat du 1^{er} septembre. Sans commandement après la perte de la majeure partie de ses hommes, s'est spontanément offert pour commander une section dont le chef avait pris le commandement de la compagnie. Blessé au cours du combat.

Adjudant maître d'armes **MOURICKS**, 134^e d'infanterie.

Adjudant **MARTIN**, 5^e bataillon de chasseurs : fit preuve au cours de la campagne de beaucoup de courage et d'énergie. Enleva brillamment sa section au cours du combat du 22 août, et fut blessé d'une balle au genou pendant l'engagement.

Sergent **DUPARC**, 137^e d'infanterie.

Adjudant **ALLIEN**, 122^e d'infanterie : blessé au pied, a conservé le commandement de son unité, qu'il a maintenue sous un feu violent.

Adjudant **NICOLAI**, 159^e d'infanterie.

Soldat **DUCLOS**, 143^e d'infanterie : a rempli courageusement sous le feu sa mission d'agent de liaison, en particulier au combat du 5 septembre, où il a été blessé.

Sergent-major **ORSINI**, 111^e d'infanterie, Sergent **LACOUTURE**, 96^e d'infanterie : a été blessé au cours de l'attaque d'une tranchée ennemie. A fait preuve du plus grand courage.

Adjudant **RIHN**, 149^e d'infanterie.

Adjudant **LANDRY**, 172^e d'infanterie : blessé en entraînant sa troupe avec une bravoure remarquable à l'assaut des tranchées ennemies.

Soldat **DENK**, 1^{er} étranger.

Sergent réserviste **CHATELAIN**, 172^e d'infanterie : blessé sérieusement alors qu'il était en reconnaissance, a rempli sa mission sous une vive fusillade, en se faisant soutenir par deux soldats.

Caporal MOHAMED BEN HASSIN ABID, 8^e tirailleurs indigènes.

Bergent réserviste MAGNIEN, 171^e d'infanterie : à la suite d'un assaut infructueux, a rassemblé ses hommes sous le feu, en se plaçant au garde à vous, face à l'ennemi, et en commandant : « Sur moi, alignement ! » Est allé, après le combat, chercher des blessés jusque sous les tranchées ennemies.

Adjudant LESTRA, 35^e d'infanterie.

Adjudant-chef HURTAULT, 152^e d'infanterie : a montré de réelles qualités d'énergie, d'entrain et de courage depuis le début des hostilités. A brillamment entraîné sa section à l'assaut le 20 septembre et l'a maintenue avec fermeté. Blessé.

Adjudant-chef PIANELLI, 31^e d'infanterie.

Adjudant-chef GUIBERT, 52^e bataillon de chasseurs : par son calme et son sang-froid, a su maintenir sa section sous un feu d'artillerie des plus violents. A été grièvement blessé à l'épaule droite (1^{er} septembre 1914).

Adjudant-chef IZARD, 7^e d'infanterie.

Chasseur réserviste BAYE, 15^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus grande audace dans l'attaque d'une maison fortifiée. Ayant eu le bras fracturé à bout portant par un coup de feu, est revenu seul dans nos lignes en disant : « Ça m'est égal, j'en ai tué au moins quatre. »

Adjudant FLEYRAT, 40^e d'infanterie.

Caporal SALVAT, 312^e d'infanterie de réserve : le 26 août, sous un feu violent, renversé par l'éclatement d'un obus, fit preuve de calme et d'énergie en cherchant à maintenir ses hommes sous le feu par les cris de : « Ce n'est rien, restez à vos places ». La compagnie obligée de se retirer sous le feu, il resta pour emporter un blessé et fut atteint à ce moment d'une balle à la jambe.

Sergent ALAUX, 9^e territorial d'infanterie.

Adjudant SIMONETTI, 141^e d'infanterie : a fait preuve de la plus belle conduite et du plus brillant courage. A été blessé.

Sergent SCHELL, 1^{er} étranger.

Sergent réserviste DOSTOLI, 96^e d'infanterie : s'est distingué dans différents combats par son énergie et sa bravoure. A été blessé.

Soldat HAMONDA BEL HADJ SALEM, 4^e tirailleurs.

Sergent ZIMNSZ, 2^e bataillon de chasseurs : quoique blessé, est resté au feu et a continué à commander sa demi-section avec le plus grand sang-froid.

Soldat ULRICH, 123^e d'infanterie.

Chasseur BERTHELIN, 2^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 25 août, où il a fait preuve d'audace et de vigueur offensive.

Adjudant-chef BERARD, 12^e d'infanterie.

Caporal ARTHUIS, 2^e bataillon de chasseurs : blessé au combat du 25 août, où il a contribué à entraîner les chasseurs dans un combat sous bois, corps à corps.

Sergent NIDA, 111^e d'infanterie.

Sergent BRAGARD, 2^e bataillon de chasseurs : le 22 août 1914, étant aux avant-postes, a commandé sa demi-section sous le feu avec le plus grand sang-froid. Blessé au cours de l'action, a continué à diriger ses hommes qu'il a ramenés à la réserve dans le plus grand ordre.

Adjudant BATTINI, 111^e d'infanterie.

Chasseur CARTAL, 2^e bataillon de chasseurs : quoique blessé, a tenu à garder sa place sur la ligne de feu.

Adjudant RABASSE, 113^e territorial d'infanterie.

Adjudant MARCHAL, 37^e d'infanterie : a conduit sa section au combat le 20 août 1914 avec le plus brillant entrain et le plus grand courage, malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie. A été blessé sérieusement.

Soldat DIOP-BIRAHIM, 1^{er} étranger.

Sergent BRUELLE, 37^e d'infanterie : a commandé une section de mitrailleuses au combat du 20 août avec la plus grande énergie, malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie. Est resté jusqu'au dernier moment à son poste de combat. A été blessé sérieusement.

Soldat BOURAHLA MOHAMMED, 6^e tirailleurs indigènes.

Adjudant-chef PERSON, 69^e d'infanterie : a marché à la tête de sa section le 26 août, sur des tranchées d'où partait un feu violent d'infanterie. A été blessé au cours de l'action.

Adjudant SOLER, 170^e d'infanterie.

Sergent ALBERTUS, 26^e d'infanterie : s'est signalé tout particulièrement par le courage et l'entrain avec lesquels il a conduit ses hommes au feu. A été blessé.

Adjudant-chef LARCHER, 19^e bataillon de chasseurs.

Adjudant SICARD, 146^e d'infanterie : blessé le 20 août, n'a quitté son poste qu'en même temps que sa compagnie.

Adjudant-chef LACOMBE, 45^e d'infanterie.

Adjudant DAUGUET, 257^e d'infanterie de réserve : blessé à la cuisse au combat du 20 août 1914, a continué à commander sa section, l'a fait replier sous le feu de l'artillerie, et ne l'a quittée pour se rendre à l'ambulance qu'après l'avoir reformée.

Adjudant-chef NARDY, 30^e d'infanterie.

Adjudant KLEIN, 35^e d'infanterie coloniale : ayant été atteint d'un éclat d'obus au pied droit au combat du 26 août, a conservé le commandement de sa section jusqu'au dernier moment.

Adjudant AUGÉ, 69^e d'infanterie territoriale.

Caporal brancardier RAMOUSSE, 105^e d'infanterie : légendaire au régiment pour son zèle et son courage qui sont au-dessus de tout éloge. Sentiment du devoir très élevé. S'est exposé sans compter sur les divers champs de bataille, même dans les zones les plus battues, pour relever les blessés.

Adjudant-chef SCHAEFFER, 4^e tirailleurs.

Soldat IMMS, 105^e d'infanterie : a fait l'admiration de ses chefs par son entrain, son endurance, son remarquable courage. A exposé maintes fois sa vie pour les missions les plus périlleuses. A été du plus merveilleux exemple pour toute sa compagnie.

Soldat AKRICH MOKTAR, 2^e tirailleurs.

Sergent COMBAZ, 62^e bataillon de chasseurs : a porté sa section en avant, en terrain découvert, sous un feu violent d'artillerie. A été blessé, mais n'a pas le commandement que lorsque son unité a été mise à l'abri.

Adjudant HUSSON, 164^e d'infanterie.

Sergent FONTAINE-TRANCHANT, 62^e bataillon de chasseurs : le chef de section ayant été blessé, a pris le commandement et a continué le mouvement en avant sous un feu violent d'artillerie et malgré des pertes nombreuses. A été blessé par un éclat d'obus.

Adjudant OLLAGNIER, 159^e d'infanterie.

Adjudant CRISTAN, 7^e bataillon de chasseurs : a bravement entraîné sa section à l'attaque, et est tombé frappé d'une balle à la jambe.

Adjudant FRANCESCHI, 159^e d'infanterie ;

Sergent PERROUD, 62^e bataillon de chasseurs : son lieutenant étant blessé, a pris le commandement de sa compagnie, et l'a portée résolument en avant. A été blessé durant ce mouvement.

Sergent ROSSIGNOL, 136^e d'infanterie.

Sergent DISSART, 41^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, s'est signalé par son zèle, son dévouement et son calme.

Le 6 septembre, étant détaché comme agent de liaison, a été grièvement blessé.

Sergent-major PERRAULT, 69^e territorial d'infanterie.

Chasseur MARIN, 14^e bataillon de chasseurs : ayant été grièvement blessé au cours d'une reconnaissance, a demandé avec instance à ses camarades de le laisser sur le terrain pour ne pas les exposer.

Soldat BERGMANN, 1^{er} étranger.

Sergent CHEZALLIER, 4^e tirailleurs : a fait preuve de la plus grande bravoure. A remplacé son chef de section tué ; grièvement blessé, a refusé de se laisser porter en arrière, a continué à conduire sa section et a reçu une nouvelle blessure.

Soldat MOHAMED BEN SELLAM, 6^e tirailleurs indigènes.

Sergent fourrier FIRMIN, 98^e d'infanterie : blessé les 20 et 25 août, a continué à rester dans les rangs. A été blessé grièvement à la tête de ses hommes pour la troisième fois le 31 août.

Adjudant POUETTE, 16^e d'infanterie.

Caporal ISSERTINE, 66^e bataillon de chasseurs : dans les combats du 5 au 14 octobre, a tué cinq Allemands et en a blessé plus de vingt-six autres. Fait preuve du plus grand courage et de la plus belle énergie. (Engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de cinquante ans).

Adjudant RUE, 4^e zouaves.

Caporal BOURZAT, 66^e bataillon de chasseurs : après de patientes recherches a réussi à pénétrer en rampant, à la tombée de la nuit, dans un village occupé par l'ennemi. A découvert et tué un gendarme allemand qui, depuis huit jours installé dans une maison crénelée, faisait de nombreuses victimes dans nos troupes.

Adjudant PEYRARD, 97^e d'infanterie.

Sergent DURET, 7^e bataillon de chasseurs : a fait preuve des plus belles qualités d'audace et de sang-froid en conduisant à trois reprises différentes une patrouille à travers les lignes allemandes et en rapportant chaque fois d'utiles renseignements.

Adjudant-chef APARTOGLOU, 54^e d'infanterie.

Soldat BARAIZE, 79^e d'infanterie : blessé à l'épaule gauche, est demeuré au feu, a continué à tirer avec un sang-froid remarquable toutes ses munitions, est tombé ensuite épuisé.

Adjudant MONNIER, 143^e territorial d'infanterie.

Cavalier LECLERC, éclaireur monté, 26^e d'infanterie : a été blessé deux fois, une première fois à la tête par un éclat d'obus, la seconde fois à la cuisse par un éclat d'obus. A chaque fois a refusé de quitter la ligne de feu et a continué à assurer son service.

Adjudant-chef FLIN, 9^e de tirailleurs.

Brancardier DUFOUR, 26^e d'infanterie : a été blessé deux fois par des éclats d'obus, le 25 août et le 25 septembre. A continué néanmoins à assurer son service avec le plus grand dévouement, refusant de se faire évacuer.

Soldat ALLEG MOHAMED, 9^e tirailleurs.

Sergent GAUBERT, 79^e d'infanterie : depuis le début de la campagne a fait preuve d'une bravoure exceptionnelle en accomplissant les missions les plus périlleuses avec un calme et un sang-froid qui sont un exemple constant pour ses hommes qui rivalisent avec lui de courage et d'entrain.

Adjudant BARDON, 5^e zouaves.

Adjudant FEUILLOT, 26^e d'infanterie : pendant le combat de nuit du 7 au 8 octobre, a coopéré de la façon la plus intelligente et la plus active à la défense du village attaqué par sept compagnies allemandes. En l'absence des cadres, a pris lui-même le commandement de plusieurs patrouilles au contact immédiat de l'ennemi et avec un détachement de cinq hommes a fait quarante-trois Allemands prisonniers.

Sergent TANK, 69^e d'infanterie.

Soldat HOUGAROU, 26^e d'infanterie : pendant le combat de nuit du 7 au 8 octobre 1914, s'est offert à plusieurs reprises pour les missions les plus difficiles. A contribué à la prise de 123 prisonniers allemands faits par le détachement chargé de la défense du village, s'avancant, bien que reçu à coups de fusil, seul, devant des groupes allemands qui se sont rendus.

Sergent ROUSSEAU, 62^e d'infanterie.

Caporal réserviste DHOM, 26^e d'infanterie : pendant le combat de nuit du 7 au 8 octobre, a montré la plus grande énergie et la plus intelligente activité en prenant à haute voix le commandement d'unités fictives et en commandant un poste avancé où, grâce à son audace et à sa connaissance de la langue allemande, il a contribué à la prise de 123 prisonniers allemands faits par le détachement du village.

Adjudant CHANTECAILLE, 100^e d'infanterie.

Caporal réserviste BONAMY, 41^e d'infanterie : gradé vigoureux, énergique, qui s'est admirablement conduit pendant toute la campagne : S'est particulièrement distingué le 8 octobre. A été blessé à la tête par une grenade à main lancée par les Allemands.

Adjudant PETITCOLAS, 279^e d'infanterie.

Adjudant-chef MERLAT, 62^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé le 29 août en entraînant sa section à la charge.

Soldat FOURNERET, 2^e rég. étranger.

Adjudant de réserve ORTOLI, 69^e d'infanterie : s'est élancé à la tête de sa section, à la baïonnette, sur des tranchées allemandes fortement occupées et est tombé à bout de souffle à proximité de leurs défenses accossées. Sa section étant réduite à quatre hommes, a rejoint nos tranchées à la nuit et, légèrement blessé, a repris son service aussitôt pansé.

Soldat MAMOUNI MOHAMMED, 9^e tirailleurs indigènes.

Adjudant-chef RIGAL, 362^e d'infanterie de réserve : s'est fait remarquer par son énergie et son courage ; a été blessé le 2 septembre.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.